

trinale, de son habileté qui dissimule les désastres sous les pompes protocolaires et accueille les rebelles avec de paternelles bénédictions. Seuls aujourd'hui, et résignés dans la plus vaine fidélité, ils restent Autrichiens à cette heure menaçante et funeste où le peuple entier se précipite vers le germanisme intégral et sauveur qui vient de Berlin.

Peut-être découvrira-t-on quelque jour que le comte Berchtold était de cette école. Il est des hommes politiques, toujours dominés par les événements, assez clairvoyants pour apercevoir les fautes qu'ils sont contraints de commettre et les désastres qui ne peuvent manquer d'en résulter. Il est possible que le comte Berchtold ait conduit son pays aux abîmes sans cesser de crier : Casse-cou ! Incapable de s'affranchir du complot ourdi par les deux compères Tisza et von Tchirsky, le premier ministre hongrois et l'ambassadeur d'Allemagne, il lança la déclaration de guerre en s'apercevant, quelques heures trop tard, qu'il faisait le jeu du roi de Prusse et non pas celui de son maître. Il demeura assez longtemps au Ballplatz pour voir les premières usurpations de l'Allemagne en Autriche et le peuple autrichien se jeter dans les bras du sauveur prussien. Avec l'amère vanité des Cassandres, il ne manqua pas de remarquer qu'il l'avait bien prévu. Il le remarqua si souvent qu'à la fin on le renvoya. Quand il fut remplacé par Burian, délégué de Tisza (décembre 1914), le temps de l'indépendance autrichienne était clos ; la période hongroise commençait, époque intermédiaire pendant laquelle Berlin gouvernait à Vienne par le